



HAL
open science

Les traductions anglaises de la fin du Moyen Âge Aude Mairey

► **To cite this version:**

Aude Mairey. Les traductions anglaises de la fin du Moyen Âge. Olivier Bertrand. Sciences et savoirs sous Charles V, Honoré Champion, pp.283-297, 2014. halshs-02391858

HAL Id: halshs-02391858

<https://shs.hal.science/halshs-02391858v1>

Submitted on 3 Dec 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les traductions anglaises de la fin du Moyen Âge

Aux XIV^e et XV^e siècles, un vaste mouvement de traductions de textes en anglais s'est développé dans de nombreux domaines de la connaissance et de la littérature : Bible, littérature dévotionnelle, chroniques, romans, textes didactiques, médicaux et scientifiques... À la fin du Moyen Âge, pratiquement tous les classiques de la littérature médiévale sont disponibles en anglais, malgré quelques exceptions notables, tels les ouvrages d'Aristote ou d'Augustin. Ce phénomène doit être replacé dans le processus plus large de « littérisation » de l'anglais¹ : à la fin du xv^e siècle, cette langue remplit désormais toutes les fonctions d'une langue écrite et intellectuelle, dans le cadre de la constitution d'une culture laïque spécifiquement anglaise – formation qui constitue mon objet général d'étude.

Quelles sont les caractéristiques de ce mouvement ? Comme pour la France, la notion plus large de *translatio* apparaît comme un cadre de réflexion indispensable. Les traductions en anglais sont en effet inséparables du reste de la production textuelle, tout en jouant un rôle crucial dans la constitution de ce vernaculaire écrit. Et de fait, nombre de réflexions des auteurs sur leurs textes englobent, nous allons le voir, leurs « traductions » comme leurs textes « originaux ». À la limite, toute œuvre en anglais est œuvre de *translatio*, comme le souligne l'un des plus grands spécialistes britanniques de la question, Roger Ellis, dans sa préface de la récente synthèse intitulée *The Oxford History of Literary Translation in English, 1, To 1550*, qui propose une photographie assez complète des récentes tendances historiographiques dans ce domaine :

« En bref, nous appelons à une compréhension large du sujet, pour que cela corresponde à la compréhension que les traducteurs du Moyen Âge avaient de leur propre travail : presque tout ce qui a été écrit durant la période médiévale peut être présentée d'une manière ou d'une autre comme une traduction »².

La [p. 284] reconnaissance de l'écart entre la traduction dans notre sens moderne et la traduction médiévale davantage apparentée à la *translatio* latine constitue, de fait, l'un des aspects majeurs des recherches récentes en histoire de la traduction.

Au-delà de cette approche très générale, qu'il faut précisément analyser au cœur même des réflexions contemporaines, le phénomène des traductions anglaises médiévales possède

¹ Voir sur ce point *The Beginnings of Standardization : language and culture in fourteenth century*, éd. U. Schaeffer, Francfort sur Main, 2006.

² R. Ellis, « Préface » : *In short, a generous understanding of the topic is called for, to match medieval translators' understandings of their own craft : almost everything written in the medieval period could be presented as a translation in one sense or another*, dans *The Oxford History of Literary Translation in English, 1, To 1550*, éd. R. Ellis, Oxford, 2008, p. 3. De manière générale, l'historiographie anglo-saxonne sur le thème de la traduction est extrêmement riche. Voir par exemple le programme *The Medieval Translator*, qui a conduit à la publication d'une dizaine de recueils (le premier date de 1987). Notons cependant que ce programme dépasse le cadre de l'historiographie anglo-saxonne.

cependant des caractéristiques propres. À cet égard, une comparaison avec la situation française permet de souligner, au-delà de points communs évidents, comme la contribution au développement d'une culture laïque, quelques différences importantes dans le développement des deux langues vernaculaires.

Si une partie des traductions ont été effectuées du latin vers l'anglais, d'autres, très nombreuses, l'ont été du français vers l'anglais, le français représentant parfois d'ailleurs un médium entre le latin et l'anglais. Cette particularité est liée à la situation linguistique spécifique de l'Angleterre, marquée par la coexistence, depuis la conquête de 1066, du latin, du français et de l'anglais (sans compter les langues gaéliques), ce dernier s'étant retrouvé en position subordonnée par rapport au français, langue de l'aristocratie laïque, utilisée pour la littérature comme pour une partie de l'administration³. Dans les deux derniers siècles du Moyen Âge, les relations entre les différentes langues ont suffisamment évolué pour que l'anglais ne soit plus en situation de concurrence, mais plutôt de coopération, avec le français ; les emprunts et transferts entre les trois langues ont par ailleurs été considérables⁴.

[p. 285] Une seconde caractéristique propre à l'Angleterre est liée à la nature des acteurs du mouvement. Les rois anglais ont brillé par leur absence d'initiative dans ce domaine. Seul Henri V de Lancastre (1387-1422), au début du XV^e siècle, ainsi que son frère Humphrey de Gloucester (1390-1447), a réellement favorisé traductions et adaptations en anglais, en particulier, nous le verrons, celles de John Lydgate et de Thomas Hoccleve. En tout état de cause, l'Angleterre n'a pas connu de programme royal comparable à celui initié par les rois Valois dans la France du XIV^e siècle. Les facteurs expliquant cette situation sont complexes. L'un d'entre eux est certainement constitué par l'importance continue du français à la cour anglaise – on y lit encore beaucoup dans cette langue, même à la fin du XV^e siècle, et ce d'autant plus que les revendications du roi d'Angleterre sur la couronne sont encore exprimées dans les décennies suivant la perte définitive des territoires français. L'usage du français conserve une dimension politique indéniable jusqu'à la fin du Moyen Âge. Cela peut contribuer à expliquer, par exemple, pourquoi la traduction anglaise du *De regimine principum* de Gilles de Rome, œuvre pourtant aussi populaire en Angleterre qu'ailleurs, ne subsiste que dans un seul manuscrit⁵.

Le relais, cependant, est pris par d'autres membres de la société politique, et certains d'entre eux ont initié de véritables « programmes » de traductions. C'est le cas, par exemple, de Thomas

³ Sur ce point, pour une synthèse en français, voir J.-P. Genet, *La genèse de l'État moderne. Culture et société politique en Angleterre*, Paris, 2003, p. 139-168 ; A. Mairey, *Une Angleterre entre rêve et réalité. Littérature et société en Angleterre au XIV^e siècle*, Paris, 2007, p. 33-36.

⁴ Voir A. Mairey, « Multilinguisme et code-switching en Angleterre à la fin du Moyen Âge. Approche historiographique », à paraître.

⁵ Voir C. Briggs, *Giles of Rome's De Regimine Principum. Reading and Writing Politics at Court and University, c. 1275-c. 1525*, Cambridge, 1999.

Berkeley, un des nobles anglais les plus importants de la fin du XIV^e siècle, commanditaire de nombreuses traductions qui forment un véritable socle des divers domaines de la connaissance et manifestement très impliqué dans leur réalisation même, comme l'a démontré Ralph Hanna dans un article important sur la question⁶. C'est le cas, un siècle plus tard, de William Caxton, le premier imprimeur anglais, qui a effectué environ 25 traductions de textes (pour la plupart du français) dans les domaines littéraires, dévotionnels et didactiques. C'est le dernier ensemble majeur de traductions anglaises pour le Moyen Âge⁷. Cependant, la majorité des initiatives reste de nature individuelle, même si, en fin de compte, la somme totale des traductions anglaises s'avère finalement impressionnante à la fin du Moyen Âge.

[p. 286] Le relatif désintérêt de la royauté anglaise est peut-être lié, par ailleurs, à une troisième particularité entourant les traductions anglaises : le fait que la plus importante d'entre toutes, la traduction intégrale de la Bible à la fin du XIV^e siècle, ait été une entreprise hérétique, initiée par le théologien John Wyclif et continuée par ses disciples lollards, ce qui, malgré son énorme succès – il subsiste environ 250 manuscrits dont une grande partie se trouvait entre des mains tout à fait orthodoxes – a rendu suspecte l'idée même de traduction aux yeux d'une partie des autorités, en particulier dans le domaine dévotionnel⁸. Au sein même du clergé, cependant, les débats ont été houleux, en particulier à Oxford en 1401⁹, ou encore dans les années 1440-1450, autour des écrits de l'évêque Reginald Pecock qui s'est attelé à contrer les lollards sur leur propre terrain – mais Pecock a dû se rétracter et ses livres ont subi l'autodafé¹⁰. De nombreux clercs du XV^e siècle se sont pourtant attachés à traduire des textes dévotionnels, aboutissant parfois à une véritable théologie vernaculaire¹¹.

Dans ce cadre, l'exploration des conceptions et des justifications des traducteurs à travers un corpus de prologues de textes rédigés entre le milieu du XIV^e et la fin du XV^e siècle constitue un angle d'approche important pour comprendre les mécanismes généraux de la traduction anglaise à la fin du Moyen Âge, dont les enjeux culturels, mais aussi politiques et sociaux, sont indéniables. Comment ces hommes ont-ils négocié les difficultés liées à la traduction hérétique de la Bible ? Comment envisageaient-ils leurs relations avec leurs commanditaires et le rôle de ces derniers ?

⁶ R. Hanna, « Sir Thomas Berkeley and His Patronage », *Speculum*, 64 (1989), p. 878-916.

⁷ A. Mairey, « William Caxton : auteur, éditeur, imprimeur », dans *Identités britanniques. Espaces, langues, cultures*, dir. Jean-Philippe Genet, *Cahiers de Recherches Médiévales et Humanistes*, 19 (2010), p. 123-142.

⁸ Voir M. Dove, *The first English Bible : the text and context of the wycliffite versions*, Cambridge, 2007.

⁹ Voir A. Hudson, « The Debate on Bible Translation, Oxford, 1401 », *English Historical Review*, 90/354 (1975), p. 1-18.

¹⁰ Voir notamment C. Brockwell, *Bishop Reginald Pecock and the Lancastrian Church : Securing the Foundations of Cultural Authority*, Lewiston, 1985.

¹¹ Sur cette notion, voir les travaux de Nicholas Watson, et par exemple, « Visions of Inclusions : Universal Salvation and Vernacular Theology in Pre-Reformation England », *Journal of Medieval and Early Modern Studies*, 27 (1997), p. 145-187.

Comment concevaient-ils leur œuvre de traduction – alors que certains d’entre eux, et notamment Geoffrey Chaucer – écrivaient également des œuvres « originales » ? Il est bien sûr impossible, dans le cadre de cet article, de traiter l’ensemble de ces questions complexes, d’autant que la matière est très riche. Après une rapide présentation de mes textes, qui ne constituent évidemment qu’un petit échantillon des traductions anglaises de la période, je m’attacherai à [p. 287] quelques remarques sur les arguments en faveur de la traduction, marqués parfois par une anxiété certaine. Leur analyse constitue en effet un bon point de départ pour aborder les interrogations que je viens d’évoquer.

Afin d’explorer la formation d’une culture anglaise laïque à la fin du Moyen Âge, j’ai constitué un corpus d’une trentaine de prologues environ, inscrits dans la période 1350-1480 environ. Parmi ces textes, une partie sont des prologues de textes présentés comme des traductions ou des adaptations, dont voici les principaux :

- John Trevisa, *Dialogue Between the Lord and the Clerk on Translation* (1387)
- *The General Prologue to the Wycliffite Bible* (1390-1400)
- Geoffrey Chaucer, *Treatise of the Astrolabe* : Prologue (v. 1390)
- Prologue d’une Bible monastique (fin XIV^e siècle)
- John Walton, *Translation of Boethius, Consolation of Philosophy : Prefacio Translatoris* (avant 1410)
- Thomas Hoccleve, *The Regement of Princes* : Prologue (1410-1411)
- John Lydgate, *Troy Book* : Prologue (1412-1420)
- John Lydgate, *Fall of Princes* : Prologues et épilogue (1421-1428)
- Nicholas Love, *The Mirror of the Blessed Life of Jesus Christ* : Prologue (v. 1409)
- *Speculum Devotorum (Myroure to Devout Peple) : Prefacyon* (1415-25)
- *The Orchard of Syon* : Prologue (1420-40)
- *The Mirroure of our Lady* : Prologue (1420-1450)

Il s’agit de textes de différentes catégories, profanes et dévotionnels. Il faut cependant garder à l’esprit que la plupart des autres prologues de mon corpus, précédant des œuvres « originales » – et la distinction est, je le répète, souvent ardue – sont également sensibles à la question de l’écriture en anglais.

La fin du XIV^e siècle est une période particulièrement active ; il faut d’abord souligner la présence de deux auteurs majeurs, un clerc traducteur et un poète laïc. John Trevisa, le clerc, était au service de Thomas Berkeley, pour lequel il a effectué plusieurs traductions importantes : le *Polychronicon*, la chronique universelle de Ranulph Higden, le *De Proprietatibus Rerum* de Barthélémy l’Anglais ; le *De regimine principum* de Gilles de Rome évoqué plus haut, le *Defensio curatorum*,

ouvrage théologique de Richard FitzRalph, [p. 288] le *Dialogus inter Clericum et militem*, texte polémique et politique attribué à Guillaume d'Ockham et l'Évangile apocryphe de Nicodème. Cet ensemble, complété après la mort de Trevisa vers 1402 par Berkeley avec d'autres traducteurs, constitue, on l'a dit, un véritable programme de vulgarisation des savoirs contemporains¹². Le *Dialogue entre un clerc et un chevalier*, accompagné dans les manuscrits par une épître à Thomas explicitant les difficultés pratiques et les méthodes du traducteur, constitue en fait le prologue de la traduction du *Polychronicon*¹³. Le seigneur y expose les arguments en faveur de la traduction, alors que le clerc est contre. Quant à Geoffrey Chaucer († 1400), il est sans doute l'auteur le plus important de la période – les Anglais le comparent régulièrement à Dante. Si les *Contes de Canterbury* apparaissent comme son œuvre la plus célèbre (tant au Moyen Âge que de nos jours), il a composé de nombreux poèmes, dont les *Legends of Good Women*, présentes dans mon corpus¹⁴. Il a également effectué plusieurs traductions, dont celle du *Roman de la Rose* et de la *Consolation de philosophie* de Boèce, également traduite par John Walton au début du XV^e siècle à la demande d'Élisabeth Berkeley, la fille de Thomas Berkeley. Son *Traité de l'Astrolabe* est présenté comme une traduction, même s'il s'agit en fait d'une adaptation de plusieurs traités réalisée par quelqu'un qui connaissait bien la question. Le prologue s'adresse à son fils et justifie également les vertus de la traduction en anglais¹⁵.

Les deux autres prologues de la fin du XIV^e siècle précèdent des traductions de la Bible. La Bible wycliffite, grand œuvre des lollards, a probablement été réalisée à Oxford dans les années 1380-1390 par un collectif d'universitaires, auquel Trevisa a d'ailleurs peut-être participé¹⁶. [p. 289] Son prologue général, anonyme, n'apparaît que dans une petite douzaine de manuscrits. Il expose à la fois la structure de la Bible, le résumé de l'Ancien testament, des réflexions sur l'interprétation de la Bible et les justifications de la traduction. Mais les lollards n'étaient pas, à la

¹² Comme l'a souligné Ralph Hanna, « Trevisa a fourni à Thomas une analyse complète du monde créé, qui place l'homme parmi toutes 'choses' (Propriétés) ; une description complète de l'activité humaine (dans l'histoire universelle d'Higden) ; et un modèle pour l'exercice du contrôle sur le monde (*De regimine*) » (« Sir Thomas Berkeley and His Patronage », *op. cit.*, p. 898).

¹³ Le prologue a été édité par R. Waldron, « Trevisa's Original Prefaces on Translation : A Critical Edition », dans *Medieval English Studies presented to George Kane*, éd. E. D. Kennedy, R. Waldron et J. Wittig, Woodbridge, 1988, p. 285-299.

¹⁴ Les œuvres de Chaucer sont éditées dans le *Riverside Chaucer*, dir. L. D. Benson, Oxford, 1987. Une récente traduction est parue en français : *Les Contes de Canterbury et autres œuvres*, trad. A. Crépin et alii, Paris, 2010.

¹⁵ Voir A. Mairey, « *These trewe conclusions in Engliche* : langues, cultures et autorités dans l'Angleterre du XIV^e siècle », *Revue historique*, 308-1 (2006), p. 37-57.

¹⁶ La seule édition complète du Prologue Général se trouve dans l'édition de J. Forshall et F. Madden, *The Holy Bible, Containing the Old and New Testaments, with the Apocryphal Books, in the Earliest English Versions Made from the Latin Vulgate by John Wycliffe and His Followers*, Oxford, 1850, rpt. New York, 1982, 4 vol. Des extraits des derniers chapitres ont cependant été édités plus récemment, notamment dans le recueil *The Idea of Vernacular. An Anthology of Middle English Literary Theory, 1280-1520*, éd. J. Wogan-Browne, N. Watson, A. Taylor et R. Evans, Exeter, 1999, p. 91-97. Pour une traduction française des chapitres 12, 13 et 15, avec la version originale en regard, voir S. Morrison et A. Mairey, *Dialogues et résistances : une anthologie de textes anglais de la fin du Moyen Âge, introduction, traduction et commentaires*, Turnhout, 2010, p. 361-396.

fin du XIV^e siècle, les seuls à s'intéresser à la traduction de la Bible, et c'est peut-être en réponse à leur travail qu'une traduction d'origine monastique du Nouveau Testament a vu le jour¹⁷. Le prologue de cette bible reflète d'ailleurs les tensions de l'époque sur ce sujet.

Au XV^e siècle, la diversité est de mise. Il faut d'abord distinguer une série de textes dévotionnels, dont certains constituent une réponse claire au lollardisme. C'est, en premier lieu, le cas du *Mirror of the Blessed Life of Jesus Christ* de Nicholas Love, premier prieur de la chartreuse de Mount Grace (Yorkshire), fondée en 1397 par Thomas Holland, un neveu de Richard II¹⁸. Cette version des *Meditationes vitae christi* du pseudo-Bonaventure, approuvée par l'archevêque Thomas Arundel et largement diffusée, est plus qu'une traduction, car Love l'a beaucoup remaniée, la destinant à une large audience. Son objectif était de mettre à disposition un texte évoquant la vie du Christ, mais par l'intermédiaire du contrôle clérical. Le *Speculum devotorum* est également une adaptation des *Meditationes* effectuée par un autre chartreux, beaucoup moins diffusée cependant (il n'en subsiste que deux manuscrits)¹⁹. L'*Orchard of Syon*, une traduction des *Dialogues* de la célèbre visionnaire italienne Catherine de Sienne (1378)²⁰, et le *Mirror of our Lady*, traduction de l'office de l'ordre brigittin, sont pour [p. 290] leur part des textes destinés aux nonnes de l'abbaye de Syon, fondée par Henri V²¹.

Enfin, trois textes séculiers ont été retenus. Le *Regement of Princes* de Thomas Hoccleve, cleric à l'office du Sceau Privé du roi, qui a beaucoup écrit, uniquement en anglais, et pour de puissants patrons, est un miroir au prince de plus de 5000 vers composé vers 1411-1412 pour le futur Henri V²². Là encore, ce n'est pas réellement une traduction, mais une adaptation de trois œuvres célèbres, le *De Regimine principum* de Gilles de Rome, les *Échecs moralisés* de Jacques de Cessoles et le *Secretum secretorum* du pseudo-Aristote. Quant au *Troy Book*, adaptation libre de l'œuvre de Guido delle Colonne²³, et au *Fall of Princes*, traduction du *De casibus* de Boccace par l'intermédiaire de la version française de Laurent de Premierfait²⁴, ils ont été composés par le bénédictin John Lydgate († 1449), l'un des auteurs les plus prolifiques de la première moitié du XV^e siècle et poète proche de la cour.

Quels sont, dans ces textes, les types d'arguments déployés en faveur de la traduction ?

¹⁷ *A Fourteenth-Century English Biblical Version*, éd. A. C. Paues, Cambridge, 1902-1904.

¹⁸ *Nicholas Love's Mirrour of the Blessed Lyf of Jesus Crist oure Lord*, éd. M. Sargent, New York, 1992.

¹⁹ *The Speculum Devotorum of an Anonymous Carthusian of Sheen*, éd. J. Hogg, Salsbourg, 1973-1974 (Analecta Cartusiana 12-13).

²⁰ *The Orchard of Syon*, éd. P. Hodgson et G. Liegey, Londres, 1966 (Early English Text Society, o.s. 258).

²¹ *The Mirror of our Lady*, éd. J. H. Blunt, Londres, 1973 (Early English Text Society, e.s., 19).

²² *The Regement of Princes*, éd. C. R. Blyth, Kalamazoo, 1999 [en ligne à l'adresse suivante : <http://www.lib.rochester.edu/camelot/teams/hoccont.htm>].

²³ *Lydgate's Troy Book*, éd. H. Bergen, Londres, 1906-1935, 4 vol. (Early English Text Society, e.s. 97, 103, 106, 126).

²⁴ *Lydgate's Fall of Princes*, éd. H. Bergen, Londres, 1924, 4 vol. (Early English Text Society, e.s. 121-124).

Plusieurs sortes de défense peuvent être distinguées, qui ne sont d'ailleurs pas exclusives et se retrouvent dans les différents types de textes. Un premier argument majeur est celui de la nécessité de la connaissance, qui ne doit pas être exclusivement réservée à ceux qui maîtrisent le latin. Cette question de la nécessité est cependant déployée de différentes manières. Pour la majorité des textes bibliques et dévotionnels qui l'emploient, la connaissance est indispensable pour parvenir au salut. C'est sans doute l'auteur du prologue de la Bible wycliffite qui l'exprime de la manière la plus explicite, en s'appuyant d'abord sur l'autorité du Christ et de David et en notant qu'il faut, d'une certaine manière, rendre au peuple ce qui appartient au peuple :

Car, bien que les clerks cupides aient été rendus fous par la simonie, l'hérésie et beaucoup d'autres péchés, et qu'ils aient méprisé et étouffé les [p. 291] Saintes Écritures autant qu'ils l'ont pu, le peuple laïc réclame pourtant les Saintes Écritures, pour les connaître et les protéger, à grand coût et grand péril de leur vie²⁵.

Dans les textes orthodoxes, cette préoccupation pour le salut s'exprime bien sûr différemment ; elle rejoint finalement, mais de manière plus sophistiquée, les recommandations faites par les évêques anglais du xiii^e siècle concernant la nécessité pour les fidèles de connaître les fondements de la foi chrétienne. De fait, avant les problèmes soulevés par l'hérésie lollarde, il existe bien une tradition cléricale de promotion de l'anglais, point complètement étouffée au xv^e siècle²⁶. Dans le *Mirror of our Lady*, par exemple, l'auteur constate que les nonnes doivent parfaitement comprendre l'office brigittin pour honorer le Christ et la Vierge :

Mais la plupart d'entre vous – même si vous pouvez chanter et lire – ne peut en comprendre la signification. De ce fait, pour la vénération et la louange de notre seigneur Jésus-Christ et de sa très miséricordieuse mère notre Dame, ainsi que pour le réconfort spirituel et le profit de vos âmes, j'ai traduit votre office et les lectures y afférant en anglais. Par là, vous pourrez comprendre la manière dont la louange sainte et digne de notre glorieuse mère y est contenue, et vous pourrez le chanter, le lire et le réciter en toute connaissance et dévotion pour sa vénération²⁷.

La traduction peut aussi, dans le même esprit, être considérée elle-même comme une œuvre pieuse. L'auteur du *Speculum* affirme certes qu'il travaille au salut des autres, mais également au sien propre...

[p. 292] D'autres auteurs envisagent les choses un peu différemment. C'est le cas de John Trevisa qui, s'il n'a pas été condamné pour hérésie, a probablement participé, on l'a vu, à la traduction de la Bible wycliffite. Quoi qu'il en soit, il apparaît nettement en faveur d'un partage de

²⁵ S. Morrison et A. Mairey, *Dialogues et résistances*, op. cit., p. 384-385 : *For, though covetouse clerks ben woode by simonie, erezie, and manye othere synnes, and dispisen and stoppen Holi Writ as myche as thei moun, yit the lewid puple crieth aftir Holi Writ, to kunne it, and kepe it, with greet cost and peril of here lijf.*

²⁶ Voir notamment L. E. Boyle, *Pastoral Care, Clerical Education and Canon Law, 1200- 1400*, Londres, 1981.

²⁷ *The Mirror of our Lady*, dans *The Idea of Vernacular*, op. cit., p. 259-260 : *But for as moche as many of you, though ye can synge and rede, yet ye can not se what the meanyng therof ys ; therefore to the onely worschyp and praysynge of oure lorde Jesu Chryste, and of hys moste mercyfully mother oure Lady, and to the gostly comforte and profyite of youre soules, I have draven youre legende all youre servyce in to Englyshe, that ye shulde se by the understandyng therof how worthy and holy praysynge of oure glorious Lady is contenete therin, and the more devoutly and knowyngly synge yt and rede yt and say yt to her worship.* Sauf mention contraire, les traductions sont de l'auteur.

la connaissance par les laïcs. C'est notamment le cas pour la question de la nécessité :

Ne parle pas à la légère de ce qui est nécessaire, car parler à la légère de ce qui est nécessaire, ce n'est rien d'autre que de parler de ce qui est et qui ne peut manquer d'être, comme Dieu est et ne peut manquer d'être ; ainsi, dire qu'aucun homme n'a besoin de lire les chroniques, c'est dire qu'il se pourrait et se peut qu'aucun homme n'ait lu les chroniques. Une autre façon de parler des choses nécessaires est de parler de ce qui est nécessaire à la subsistance ou pour l'obtention d'autres choses en échange ; ainsi, la nourriture et la boisson sont-elles nécessaires pour la subsistance et la conservation de la vie, et à parler ainsi, nul n'a besoin de lire les chroniques. Mais en une troisième façon de parler des choses qui sont nécessaires, tout ce qui est profitable est nécessaire, et si l'on parle ainsi, tout homme a besoin de connaître les chroniques²⁸.

Ce type de justification diffère un peu des précédentes : le seigneur met la connaissance au même rang que ce qui était considéré comme réellement nécessaire par tout le monde, c'est-à-dire la nourriture, la boisson et le vêtement. Cette valorisation de la connaissance existe dans d'autres textes contemporains. Pour William Langland par exemple, l'auteur d'un poème contemporain intitulé *Piers Plowman*, qui a connu une grande diffusion, la connaissance est un des quatre dons de Dieu²⁹. Ce genre de valorisation est cependant assez peu fréquent.

Un autre argument, surtout présent dans les prologues du XIV^e siècle, est celui qui consiste à affirmer que l'anglais n'est pas inférieur au latin, de nombreux textes en latin ayant déjà été traduits d'autres langues (hébreu, grec). Chaucer est limpide à cet égard :

[p. 293] Ce traité, divisé en cinq parties, je te l'exposerai avec des règles faciles et en usant de mots anglais tout simples ; car tu ne sais pas encore assez de latin, mon petit garçon. Mais contente-toi d'avoir ces usages en anglais, comme les nobles savants grecs se contentent de les avoir en grec, les savants arabes en arabe, les savants juifs en hébreu, et les savants du monde latin en latin. Car ces derniers les ont d'abord traduits [en] d'autres langues pour les rédiger dans leur propre langue, c'est-à-dire en latin. Et Dieu sait que, dans toutes ces langues et en bien d'autres encore, ces usages ont été convenablement enseignés et appris, quoique selon des règles diverses ; tout comme diverses gens prennent divers chemins qui les mènent tous à Rome³⁰.

L'auteur de la Bible wycliffite et Trevisa développent considérablement cet aspect, en faisant évidemment appel à des autorités, à commencer par Jérôme. Ainsi replacent-ils clairement les traductions vers l'anglais dans l'idéologie plus large de la *translatio studii*, rejoignant de ce fait certains de leurs homologues continentaux. Mais il faut souligner que le contexte anglais s'y prête particulièrement : pour donner plus de poids encore à leur argumentation, ils invoquent en effet

²⁸ S. Morrison et A. Mairey, *Dialogues et résistances*, op. cit., p. 400-403 : *Spek noght to strythyb of thyng that neodeth, for stretylych to speke of thyng that neodeth on hych thyng that ys and may noght fayle neodeth to be, and so hyt neodeth that God be for God ys and may noght faile ; and so vor to speke no man neodeth to knowe the crounykes vor hyt myghte and may be that no man ham knoweth. Othernyse to speke of thyng that neodeth, sombat neodeth vor to susteyne other to haue other thynges tharby, and so mete and dryngke neodeth vor kepyng and sustenaunce of hyf, and so vor to speke no man neodeth to knowe the crounyks. Bote in the thridde manere to speke al men neodeth to knawe the crounykes.*

²⁹ Voir A. Mairey, *Une Angleterre entre rêve et réalité*, op. cit., p. 299-301.

³⁰ *Riverside Chaucer*, op. cit., p. 662 : *This tretis, divided in 5 parties, wol I shewe the under full light reules and naked wordes in Englissh, for Latyn canst thou yit but small, my litel sone. But natheless suffise to the these trewe conclusions in Englissh as wel as suffiith to these noble clerkes Grekes these same conclusions in Greeke ; and to Arabiens in Arabik, and to Jewes in Hebreu, and to Latyn folk in Latyn ; whiche Latyn folk had hem first out of othere dyverse langages, and writen hem in her owne tunge, that is to seyn, in Latyn. And God woot that in alle these langages and in many moo han these conslusions ben suffisantly lerned and taught, and yit by diverse reules ; right as diverse pathes leden diverse folk the righte way to Rome.* Trad. E. Poulle, dans *Les Contes de Canterbury et autres œuvres*, op. cit., p. 1525-1526.

de vénérables autorités de la période anglo-saxonne. De fait, en grande partie sous l'impulsion du roi Alfred (871-899) et de certains clercs, comme Bède le Vénérable et Ælfric, de nombreuses traductions ont alors été effectuées en anglo-saxon, constituant une somme vernaculaire unique pour l'époque par sa diversité et son ambition, bien que le lien soit évident avec les traditions celtiques, irlandaise en particulier³¹. Les traductions du règne d'Alfred notamment, ont constitué un véritable programme de traduction royal, porteur d'ambitions politiques [p. 294] autant que pédagogiques³². Et il n'est pas innocent qu'au XIV^e siècle, Alfred soit fréquemment considéré comme le fondateur de l'université d'Oxford...

Un autre ensemble de justification important est lié à la question du patronage. Là encore, cependant, il existe des variations significatives. Chez Trevisa, la demande de Thomas Berkeley constitue évidemment un pré-requis, mais il ne se suffit pas complètement à lui-même. Et c'est finalement Berkeley lui-même, ou plutôt sa *persona*, qui déploie les principaux arguments en faveur de la traduction, l'appuyant ainsi de tout son poids de grand seigneur, mais dans le contexte d'un débat avec une partie au moins du clergé. L'aspect polémique caractéristique de la fin du XIV^e siècle, à la limite de l'anticléricisme (le clerc apparaissant dans le dialogue franchement obtus) est central. Au XV^e siècle, le rôle du commanditaire, comme dans les prologues français, est tout aussi central, mais se déploie un peu différemment : chez John Walton et John Lydgate, en particulier, le patron n'intervient plus directement dans le débat. Lydgate, par exemple, qui écrit le *Troy Book* à la demande d'Henri V et la *Fall of Princes* à la demande d'Humphrey de Gloucester, précise nettement les choses :

[Henri] m'a demandé de traduire en anglais le triste et terrible destin de ceux de Troie, son siège et sa destruction, ainsi qu'il l'est mentionné en latin ; de les compiler d'après ce que Guido a fait, comme je le puis afin de l'écrire pour lui. Car il souhaite que cette noble histoire soit ouvertement connue de tous, les grands comme les humbles, dans notre langue, pour chaque âge, et écrite aussi bien dans notre langage qu'elle l'est en latin et en français, afin que de cette histoire nous gardions la vérité comme le font les autres nations³³.

C'est bien le prince qui décide et la volonté royale (ou princière dans le cas d'Humphrey³⁴) qui prévaut. Ce dernier motive certes sa décision, mais ce [p. 295] n'est plus dans le cadre d'un débat avec un clerc. Nous sommes bien là dans l'une des rares périodes où le prince soutient le développement de l'anglais ; nuance cependant : le genre du texte traduit est beaucoup moins

³¹ Voir notamment R. Stanton, *The Culture of Translation in Anglo-Saxon England*, Cambridge, 2002.

³² Voir R. Stanton, « King Alfred », dans *The Oxford History of Literary Translation in English*, *op. cit.*, p. 116-125.

³³ *Troy Book*, *op. cit.*, vers 105-117 : [Henry] me comaunded the dreary pitous fate / Of hem of Troye in Englysche to translate, / The sege also, and the destrucioun, / Lyche as the Latyn maketh mencion, / For to compyle and after Guydo make, / So as I coude, and write it for his sake, / By cause he wolde that to hyge and lowe / The noble story openly wer knowe / In oure tonge, aboute in every age, / And ywriten as wel in oure langage / As in Latyn and in Frensche it is, / That of the story the trouthe we nat mys / No more than doth eche other nacioun.

³⁴ Sur les rapports entre Lydgate et Humphrey de Gloucester, voir notamment A. Petrina, « Translation and Lancastrian Politics : duke Humphrey and the prologue to book IV of John Lydgate's *Fall of Princes* », dans *The medieval translator / Traduire au Moyen Âge*, éd. J. Jenkins et O. Bertrand, Turnhout, 2007, p. 333-347.

sensible sur le plan clérical. Hoccleve, qui écrit également pour le prince Henri (avant la mort de son père Henri IV), négocie les choses différemment puisque son œuvre n'est pas présentée comme une commande mais comme une pétition destinée à sensibiliser le prince aux difficultés financières de son serviteur. Dans ce contexte, Hoccleve utilise un dernier type d'argument, peu fréquent, celui du divertissement. Il s'agit certes d'instruire le prince, mais en lui offrant détente et plaisir.

Dans tous les cas, il s'agit donc d'expliquer, avec plus ou moins d'assurance, à quel point ces traductions sont des actes valides. Certains auteurs, cependant, expriment assez nettement leur anxiété. Il s'agit surtout de traductions de textes dévotionnels, ce qui s'explique en grande partie par le contexte lollard. Ces manifestations d'anxiété apparaissent en effet principalement dans les prologues de la Bible monastique, du *Boethius* de Walton et du *Speculum devotorum*. Dans le premier cas, l'auteur, qui a certainement connaissance de l'entreprise wycliffite, prend bien soin d'affirmer, là encore sous forme de dialogue, son orthodoxie et son humilité, tout en soulignant que son travail est d'une importance vitale. Il s'inquiète pourtant :

“Puisque chaque homme est tenu par la loi de charité du Christ d'aimer son frère comme soi-même, toi, qui a par la grâce de Dieu, plus de savoir que nous qui sommes ignorants et sans instruction, es tenu de nous enseigner ce qui est nécessaire à la santé de nos âmes [...]”.

“Frère, je sais bien que je suis tenu par la loi du Christ d'accéder à ta demande ; néanmoins, nous sommes désormais tombés si loin de la loi du Christ qu'il est possible que je rencontre la mort si je répons à ta demande. Et tu sais bien qu'un homme est tenu de conserver sa vie aussi longtemps qu'il le peut”³⁵.

[p. 296] Les termes sont forts, on le voit : le traducteur refuse d'être un martyr... De manière moins âpre, l'auteur du *Speculum devotorum*, qui doit se justifier de la nécessité de réaliser une nouvelle adaptation des *Meditationes* dans la mesure où il en existe déjà une, celle de Love, passe donc une grande partie de son prologue à insister sur la validité de son œuvre. John Walton, pour sa part, pose le problème en d'autres termes, qui ont davantage à voir avec le *topos* de l'humilité de l'écrivain. Il évoque en effet la *violence* de sa commanditaire alors qu'il ne s'estime pas capable de remplir sa mission. Walton s'inscrit là dans la problématique plus générale de l'individualisation de l'*auctoritas*, dans laquelle une grande partie des arguments que nous venons de déployer doit en fait être replacée.

Quelles conclusions, partielles, est-il possible de tirer de ce rapide survol ? Sur le plan du contenu de l'argumentation, on constate d'abord une évolution chronologique. Au XV^e siècle, l'argument de l'égalité de l'anglais par rapport au latin, soutenu par l'appel aux autorités anglo-

³⁵ *A Fourteenth-Century English Biblical Version*, op. cit., p. 4-5 : “*Seththe euerych man is y-holde by Cristis lawe of charite to louen his brother as hym-selfe, ye, that han of Godes grace more knowynge than we han that beth lewed & vnkunnyng, beth y-holde to techen us thinges that beth nedeful to the hele of oure soules [...]*”. “*Brother, y knowe wel that y am holde by Cristis lawe to parforme thyn axynge ; bote natheles we beth now so fer y-fallen a-wey from Cristis lawe, that yif y wolde answeere to thyn axynge y moste in cas vnderfonge the deth. & thou wost wel that a man is y-holden to kepe his hyf as longe as he may*”.

saxonnes, n'apparaît plus vraiment de mise. Cela s'explique, sans doute par le fait qu'il a été employé par les hérétiques et a acquis, de ce fait, une dimension sulfureuse ; mais aussi, peut-être, parce qu'il y a désormais suffisamment de précédents, en particulier celui de Chaucer qui est, au XV^e siècle élevé par ses successeurs au rang de père fondateur de l'anglais littéraire ; et peut-être, enfin, parce que la dynastie des Lancastre – et surtout Henri V et son frère Humphrey de Gloucester – ont travaillé à la promotion de l'anglais, quoiqu'à un bien moindre degré que Charles V, sans doute poussés par les demandes pressantes d'une grande partie de la société politique.

Un autre aspect important est que les justifications ne se répartissent pas selon une frontière nette entre clercs et laïcs. Les uns et les autres peuvent recourir aux mêmes types d'arguments, et pour certains clercs de la fin du XIV^e siècle en particulier, mais aussi pour Lydgate par exemple, l'enjeu politique de l'affirmation des laïcs par rapport au clergé est crucial. La frontière est ici plutôt à dessiner selon la nature des textes envisagés. Il est évident en effet que les clercs sont davantage travaillés par l'anxiété lorsqu'ils s'attaquent à la transmission de textes dévotionnels, dans le contexte de suspicion liée à l'hérésie lollarde. Même dans leurs cas cependant, on peut distinguer, au moins au XV^e siècle, ceux qui font plutôt appel à un patronage humain – que ce soit celui du prince ou du poète par excellence, Chaucer – et ceux qui s'appuient surtout sur un « patronage divin » pour autoriser leur traduction (encore que certains fassent les deux).

[p. 297] Et cela conduit à souligner un point essentiel : pratiquement tous les arguments présents en faveur de la traduction se retrouvent dans les prologues justifiant l'écriture même d'un texte en anglais. Cela renvoie non seulement, bien sûr, au concept large de *translatio* évoqué en introduction, mais aussi à la question de l'autorisation et de l'autorité d'un texte et de son auteur. Car l'enjeu ultime est constitué par la validité même de cette langue vernaculaire, maniée par des hommes (et quelques femmes) qui se veulent, de plus en plus, des auteurs, agissant dans le cadre de la constitution d'une culture spécifiquement laïque à destination de la société politique anglaise.